

Requiem pour un monde...



«Seule le désir est révolutionnaire»
- Gilles Deleuze



Prologue

Après deux ans de trêve, me voilà de retour, avec mes élucubrations habituelles. C'est l'occasion ou jamais de partager, avec vous, quelques réflexions à la con (sur des sujets qui me tiennent à cœur).

Ce qui vous sauve c'est que rien ne vous oblige à les lire.

Je les ai néanmoins illustrées avec des dizaines de graffitis glanés sur les murs de la révolte., en France et ailleurs. Notez en particulier celui-ci : « Les murs avaient des oreilles. Maintenant, ils ont la parole ». **Les graffitis vous renseignent sur l'état du monde.**

Une nouvelle année. De nouveaux espoirs... C'est neuneu à souhait, mais je vais m'y conformer.

L'image globale reste sombre, j'en ai bien peur...

J'ai démarré mes divagations devant une télé où le sujet était : « Bûche ou pas bûche ? ». Je vous laisse devinez le niveau du débat et sa date...

Putain de planète. Parfois on a juste envie qu'elle s'arrête de tourner un instant pour qu'on puisse déguerpir...

Je me rappellerai toujours de Séguéla vomissant sa fameuse : « si à 50 ans on n'a pas de Rolex, on a raté sa vie ». J'ai 50 ans et pas de Rolex !

Le pire, c'est qu'ayant la cinquantaine, je n'arrête de penser à cette génération qui paiera ma retraite et qui est en ce moment en train de chasser des Pokémons. Tout simplement flippant ! 😊

Sur ce, et comme Desproges, je vous dis « Bonne année, mon cul ! »



Des vœux en
graffitis

De la décroissance...

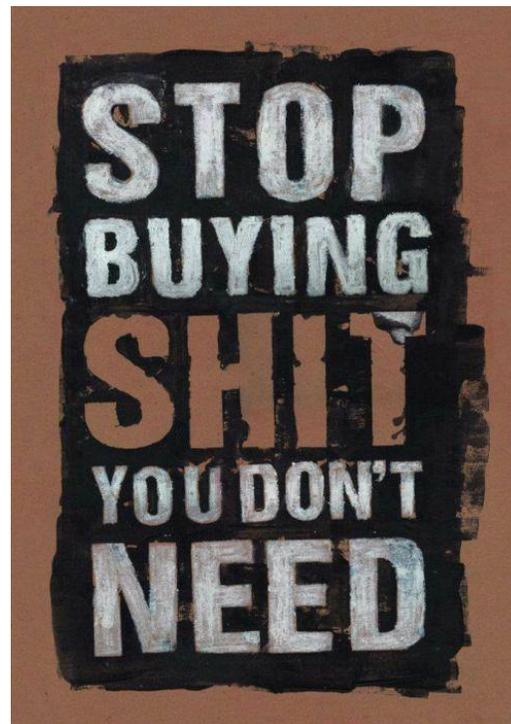
Il fut un temps où je vous prenais la tête avec mes délires de décroissance dans la joie, de sobriété volontaire, de frugalité heureuse... Je me suis fait traité de « dur à jouer », de « pessimiste mortifère », d'« austère mal baisé », de « pisse-froid », de « décroissant austéritaire », de « minimaliste de mes deux »... Il faut dire que mes caleçons troués n'ont rien arrangé.

Depuis, je me suis soigné. J'ai acheté 3 caleçons et 6 paires de chaussettes. J'ai hérité des vêtements de mon frère qui a maigri (et pris les kilos nécessaires pour pouvoir les porter). J'ai rafistolé mes bermudas (en priorité, ceux dont les trous coïncidaient avec ceux des caleçons, induisant ainsi un risque non négligeable d'étaler au grand jour mes attributs les plus intimes). Et, surtout, j'ai abandonné toute velléité de changer le Système actuel (où la pizza arrive plus vite que la police). Pour moi, une telle visée relèverait du rafistolage. Et franchement, j'en ai marre du rafistolage...

Longtemps, je me suis positionné en tant qu'objecteur de croissance. A l'image de l'objecteur de conscience qui refuse de s'engager en temps de guerre, sans pour autant, prétendre en empêcher le déroulement, j'ai refusé de participer à la fièvre consumériste en me retirant loin de son foyer (sans pour autant, penser pouvoir la contrer).

Au bout de ces quelques années passées dans le trou du cul du monde habité (By the way, Djerba est aussi un trou noir civilisationnel. Sa force gravitationnelle, mélange de consumérisme, d'ostentatoire et de démesure, est telle qu'aucune lumière ne peut s'en échapper), je me suis rendu à l'évidence. **Parler de décroissance sans esquisser une sortie du capitalisme (oui, rien que ça) ne rime absolument à rien !** L'essence même du capitalisme est accumulation. Il nous emprisonne dans une logique quantitative, avide, boulimique, celle du « toujours plus ». En son sein, on est condamné à produire plus pour consommer plus (et vice versa). Arrêtez cette cadence infernale, et tout tombera en lambeaux.

Certains diraient que ma pensée s'est quelque peu radicalisée. Je dirais « bien au contraire ! ». Elle est juste devenue plus limpide, plus pragmatique. **La décroissance ne peut consister à réduire notre cadence en espérant la prolonger dans le temps, de la même façon que le développement durable ne peut consister à polluer moins pour polluer un peu plus longtemps...**



Je prône un changement de paradigme, ni plus, ni moins. **Le terme « décroissance » est à proscrire car il ne nous aide nullement à nous émanciper de la logique quantitative dans laquelle « plus » est forcément mieux.** La décroissance est d'ailleurs perçue par beaucoup comme une croissance négative. Et ils ont raison, du moment où on continue à faire tout dépendre de la croissance au sens économique et chiffrable du terme.

Dans mon nouveau paradigme, les termes alléchants du type « croissance verte » ou « croissance durable » deviennent louches, compte tenu de l'urgence écologique. Car même sans croissance du tout, nous sommes censés réduire nos émissions de 4% par an et par unité produite. Et tout semble indiquer qu'on est vraiment dans une mouise noire.

Dans mon nouveau paradigme, j'utiliserais plutôt le terme de post-croissance. On abandonnerait alors l'économie « avion à réaction » (kérosénophage, rapide mais vulnérable, où on a envie de gerber à chaque accélération et à se pisser dessus à chaque décélération, peu adaptée à la contemplation de la nature) pour prendre l'option « planeur » (surfant sur les courants d'air, lent mais fiable, offrant une vue imprenable sur le monde). On changera de force motrice tout en préservant le bien-être social.

Oui. Dans mon nouveau paradigme, on sera tous en train de planer (d'ici, je vois des yeux briller... Du calme !).

Sans rentrer dans des considérations philosophiques telles que l'être et l'avoir, l'idée serait simplement (façon de parler) de pousser notre imaginaire à transcender le matériel et le quantitatif, à pisser dans la raie des quelques 500 milliards de dollars de publicité annuelle, et à proposer d'autres Possibles pour une Société Soutenable. Le tout sans austérité et dans la bonne humeur... Le tout est de ne pas faire la même chose en moins... Oui, je vous l'accorde : on n'est pas rendu...

En fait, tout doit se passer dans la tête. Il suffirait de passer de la jouissance de l'avoir, de l'accumulation, de la vitesse à la jouissance de l'être, du rêve, du minimalisme, de la glande créative... Sur ce dernier point, je devrais me prendre en main en toute urgence.

« Il ne s'agit pas du nombre de kilos de viande que l'on mange, ni du nombre de fois par an où une personne peut aller à la plage, ni du nombre de jolies choses importées qui peuvent être achetées avec les salaires actuels. Ce dont il s'agit, c'est que l'individu se sente plus complet, beaucoup plus riche de richesse intérieure et de responsabilité. » (Che Guevara, Le Socialisme et l'Homme à Cuba - Mars 1965)

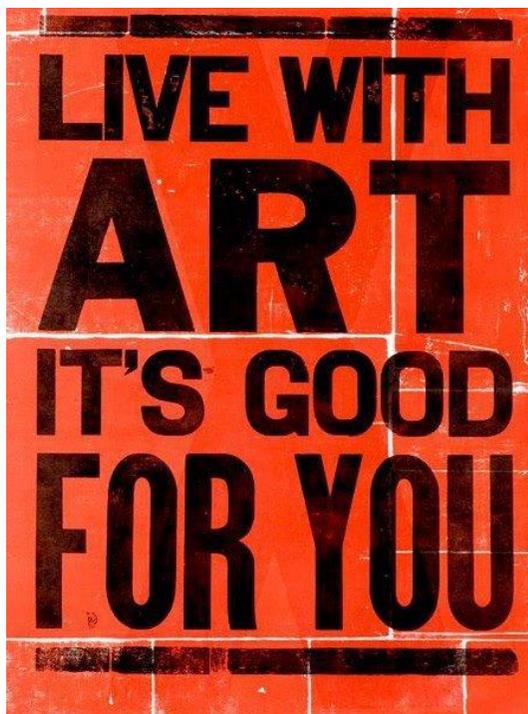
On arrêtera définitivement d'être le super-mégalo, pétant plus haut que son cul, qui exploite seul ses 500 hectares de terres épuisées (mais shootées aux engrais), du haut de son super-tracteur piloté par satellite. Le tout financé à coups de crédits et de subventions...

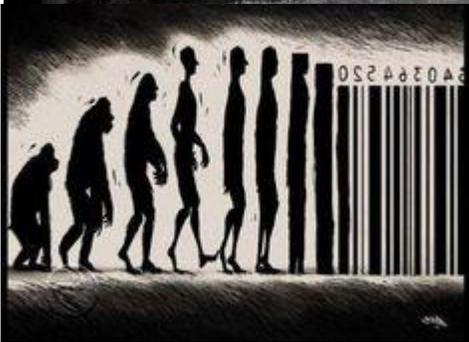
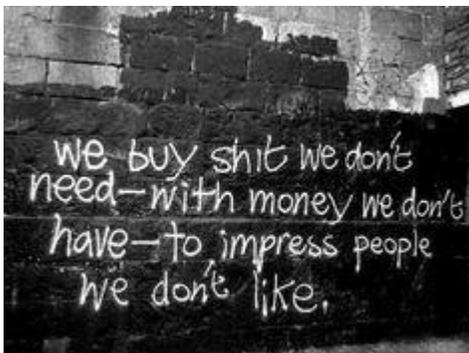
Nous commencerons enfin à faire un usage « imprévu » de notre temps, et à se poser de vraies questions sur notre vie et son essence (voire, son sens). Les fondations du capitalisme trembleraient pour beaucoup moins que ça.

Et la « chambre Airbnb » redeviendra la « chambre d'ami » d'antan...

Un tel projet de post-croissance doit aller au-delà du dentifrice à base de bicarbonate de sodium et du rinçage de cheveux à l'eau vinaigrée. Il doit mettre les bouchées doubles afin de réparer tout ce qu'on a foutu en l'air, écologiquement comme socialement. De nouveaux gisements d'emplois apparaîtront naturellement dans les soins aux personnes, dans la production de biens et services « propres », dans la dépollution et la préservation des espèces, dans la réhabilitation des terres érodées (Croyez-moi, il y a du pain sur la planche !)... Ces emplois doivent répondre à des besoins élémentaires (nourriture, éducation, santé, recherche, paix, relations sociales apaisées), tout en étant économes en ressources naturelles. **Si tout ça vous semble terre-à-terre (voire neuneu), c'est parce que vous êtes toujours englués dans la logique quantitative, dans l'obligation de croissance et de rendement.**

Et afin de se mettre toutes les chances de notre côté, le projet de post-croissance doit être DESIRABLE. Seul le désir de changement permettrait de faire triompher les quelques notions nécessaires à cet édifice : la coopération et le partage (à la place de la concurrence et l'égoïsme), la gratuité (au lieu de la marchandisation généralisée), la relocalisation (au lieu de la globalisation), la lenteur (au lieu de la vitesse), le minimalisme et la frugalité volontaire (à la place de l'accumulation et la boulimie).





Des inégalités...

Toute la question est de savoir si on sera capable de délaissier, dans la bonne humeur généralisée (et par anticipation) un capitalisme débridé (et ce qui va avec : l'appât du rendement, les tumultes de la spéculation, l'ivresse du gain, l'excitation des bulles et des crashes, le sexe et le pouvoir) pour un projet post-croissance plutôt pépère (avec son oscillogramme plat, son égalitarisme paisible, ses parties de chasse aux Pokémons, beaucoup de sexe et de teuch, mais sans pouvoir)

Il faut dire que ce passage sera notre porte de salut dans un monde de plus en plus inégalitaire. Ne prenons pas cette porte, et on se prendra des fourches dans le cul. Au risque de me répéter (et de passer pour le mégalo qui se gargarise avec ses propres citations), je vous rappelle ce p'tit extrait de mes vœux de 2015 (4 ans déjà !) :



« **De plus en plus de gens sont dans la mouise la plus totale et finiront par nous le faire comprendre d'une façon ou d'une autre.** D'après un rapport récent d'Oxfam sur la pauvreté dans le monde, les 85 individus les plus fortunés de la planète détiennent autant de richesses que les 3.5 milliards les plus pauvres. Les fourches sont à vos portes, les gars ! Ce n'est pas moi qui le dis mais Nick Hanauer, un milliardaire qui pourrait difficilement être taxé d'anticapitalisme. Nick considère que le creusement des inégalités au sein de la société capitaliste et la disparition programmée de la classe moyenne sont en train de nous ramener à une structure féodale porteuse des germes de sa propre destruction. Dans son article d'août 2014 intitulé «Les fourches arrivent... Pour nous ploutocrates » (<http://www.politico.com/magazine/story/2014/06/the-pitchforks-are-coming-for-us-plutocrats-108014.html#.VJ-xUyacBg>), ils s'adresse explicitement à ses copains « Zillionaires » afin de les mettre en garde contre la montée des inégalités et le pourrissement de la situation ambiante :

“...If we don't do something to fix the glaring inequities in this economy, the pitchforks are going to come for us. No society can sustain this kind of rising inequality. In fact, there is no example in human history where wealth accumulated like this and the pitchforks didn't eventually come out. You show me a highly unequal society, and I will show you a police state. Or an uprising. There are no counterexamples. None. It's not if, it's when. [...] What everyone wants to believe is that when things reach a tipping point and go from being merely crappy for the masses to dangerous and socially destabilizing, that we're somehow going to know about that shift ahead of time. Any student of history knows that's not the way it happens. Revolutions, like bankruptcies, come gradually, and then suddenly. One day, somebody sets himself on fire, then thousands of people are in the streets, and before you know it, the country is burning. And then there's no time for us to get to the airport and jump on our Gulfstream Vs and fly to New Zealand. That's the way it always happens. If inequality keeps rising as it has been, eventually it will happen. We will not be able to predict when, and it will be terrible—for everybody. But especially for us”

Traduction instantanée (car je suis comme ça... Royal et bilingue 🇫🇷) :

«... Si nous ne faisons rien pour réparer les inégalités criantes de cette économie, les fourches viendront nous chercher. Aucune société ne peut supporter ce genre d'inégalité croissante. En fait, il n'y a aucun exemple dans l'histoire de l'humanité où la richesse s'est accumulée de la sorte et où les fourches n'ont finalement pas été de sortie. Vous me montrez une société très inégalitaire et je vous montrerai un état policier. Ou un soulèvement qui en découle. Il n'y a pas de contre-exemples. Aucun. La question n'est pas de savoir si ça va avoir lieu, mais quand. [...] Ce que tout le monde voudrait croire, c'est que, lorsque les choses atteignent un point critique et qu'elles passent de merdiques à dangereuses et déstabilisantes sur le plan social, nous serons, d'une façon ou d'une autre, capables de repérer ce changement à l'avance. Tout étudiant en histoire sait que ce n'est pas ainsi que cela se passe. Les révolutions, comme les faillites, arrivent progressivement, puis soudainement. Un jour, quelqu'un s'immole par le feu, puis des milliers de personnes sont dans la rue et, avant même que vous le sachiez, le pays sera en flammes. Et nous n'aurons même pas le temps d'aller à l'aéroport, de sauter dans nos Gulfstream V direction la Nouvelle-Zélande. C'est comme ça que ça se passe. Si les inégalités continuent à monter comme elles l'ont fait jusqu'ici, cela finira par se produire. Quand ? Nous ne saurons le prédire, mais ça sera terrible - pour tout le monde, et surtout pour nous- »

Le pire c'est que les choses ne se sont guère arrangées, depuis... Bien au contraire, la crise des inégalités s'est accentuée à fond la caisse.

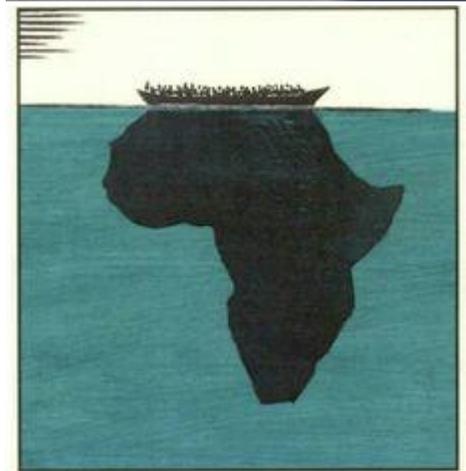
82 % des richesses créées l'année dernière ont bénéficié aux 1 % les plus riches de la population mondiale, alors que les 3,7 milliards de personnes qui constituent la moitié la plus pauvre de l'humanité ont reçu peau de zébi. La richesse de ces mêmes 3,7 milliards de personnes atteint à peine celle accumulée par les HUIT personnes les plus riches de la planète. Preuve que notre système économique est une vraie machine à merde, qui exacerbe les inégalités de façon indécente. Ces inégalités sont corrosives pour toutes les sociétés, et deviennent souvent un facteur d'effondrement.

Notre post-croissance ne serait apaisée que si on y intègre des règles sur les revenus. Taxez-moi de communiste mais Henry Ford l'avait prescrit bien avant moi ! Dans les années 1930, Ford estimait que pour être « admissible », l'échelle des salaires au sein d'une entreprise ne devait pas dépasser 1 à 40. Aujourd'hui, elle va de 1 à 700, voire 1000 (certes, au risque de moisir dans une prison nipponne, mais bon...), et l'écart ne cesse de s'accroître.

On a tout intérêt à régler ce pan des inégalités sociales au plus tôt, afin de s'attaquer aux inégalités qui seront inévitablement induites par les bouleversements climatiques en cours. Des populations entières seraient bientôt obligées d'abandonner leurs terres pour trouver refuge ailleurs, créant des tensions supplémentaires au sein d'un monde au bord de la crise de nerf. Un (tout petit) avant-goût de ce phénomène nous a déjà été offert par la crise des migrants.

Chassez la réalité, elle revient au galop...





Négationnisme du climat quand tu nous tiens...

Je ne vous apprend rien en disant que le monde est sur la trajectoire d'un futur très déplaisant et qu'il est peut-être trop tard pour l'arrêter. **A ce rythme, nous risquons la collision avec mère nature dans peu de temps. La revanche de Gaïa ne nous fera pas du bien...**

Mettons de côté mon optimisme légendaire et concentrons-nous sur les faits, rien que les faits. Le dernier rapport du GIEC est des plus alarmants. Un monde plus chaud de 4°C semble devenir le scénario le plus optimiste. Putain, ça va être chaud... Pire. Les répercussions d'un tel dérèglement sont difficilement cernables et risquent d'induire un effondrement de la société.

Nos sociétés sont devenues complètement dépendantes d'un certain nombre de services considérés vitaux : approvisionnement en eau potable, nourriture et électricité, collecte des déchets, accès à internet. Imaginez que tout ça s'arrête suite à des catastrophes naturelles. Comment les masses réagiraient-elles ? Que deviendront nos villes et nos campagnes ?

Ce qui aggrave notre cas, c'est qu'on a tout interconnecté avec la globalisation. Ceci aura forcément tendance à accélérer les dynamiques de ruptures.

Et alors que notre maison brûle, certains continuent à distiller le doute, à l'image de ce cher Frank Luntz, stratège Républicain conseiller du Président Bush, qui lui disait déjà en 2002 : *"Should the public come to believe that the scientific issues are settled, their views about global warming will change accordingly. Therefore, you need to continue to make the lack of scientific certainty a primary issue in the debate."*, ce que je traduis par : «Si le public finit par croire que les problèmes scientifiques sont réglés, son point de vue sur le réchauffement climatique changera en conséquence. Par conséquent, vous devez continuer à faire du manque de certitude scientifique un problème primordial dans le débat. »

Rien n'a changé depuis. Au fur et à mesure que la cause climatique devenait pressante, la résistance à la thèse anthropique devenait plus acharnée.



Le négationnisme climatique sera, jusqu'au bout, porté par des gugusses bien placés et financés à gogo. Il faut juste en être conscient pour choisir son camp en toute liberté. Pour ma part, en matière de climat, le pari de Pascal m'a permis de trancher (rationnellement), il y a bien longtemps... Ma seule peur est que ce travail de sape méthodique ne puisse nous ralentir un peu plus dans notre élan, alors qu'on n'est franchement pas en avance ☹️

Ceci étant dit, **le climato-scepticisme pourrait être la tentation pour chacun nous.** L'accumulation des arguments de persuasion (arguments issus de la recherche scientifique) peut être contreproductive quand elle semble bouleverser un peu trop notre vie, notre train-train quotidien, notre vision de la modernité et du progrès ¹⁻².

Dit autrement, **il y a un bout de climato-scepticisme au fin fond de chacun de nous.** Il est, en quelque sorte, notre dernier rempart émotionnel contre la reconnaissance de tout le mal qu'on a pu infliger à mère nature.

Le déni, comme l'amnésie, se révèlent parfois salutaires...



1-Sachant qu'en arrivant jusqu'ici, tu fais partie des 5-10 téméraires ayant eu le courage de lire mes divagations habituelles. Tu as toute ma compassion !

2-Tu l'as fait car : (A) Tu t'emmerdais à mort et tu n'avais rien d'autre à foutre (B) Tu n'as pas d'amis et tu penses que je suis ton seul ami (C) Tu n'as rien lu mais tu es tombé sur cette note par hasard (D) Autre
Ca serait cool que tu m'envoies ta réponse A,B,C,D par mail. Bien la bise.



L'insurrection est (peut-être) désertion...

Et l'insurrection dans tout ce bordel ? Je dirais qu'elle ronronne... Elle grondera un jour. Mais pour l'instant, elle ronronne.

Le monde semble tourner en mode « crise » depuis des années. Un enchaînement de crises économiques, politiques, sociales et sécuritaires qui ont eu tendance à casser les élans insurrectionnels, plutôt qu'à les renforcer. La désagrégation de la société sera évitée jusqu'au jour où une majorité commencera à penser qu'elle n'a plus rien à perdre. L'implosion du Système suivra...

L'insurrection se cherche aussi... Il y a quelques années, elle se serait basée sur le blocage du Système et de ses centres névralgiques, l'économie en premier. Aujourd'hui, le Système s'est métamorphosé. Avec des populations continuellement connectées, il est devenu plus diffus, plus pernicieux.

Intégrant l'effacement progressif du salariat, le capitalisme s'est emparé petit à petit dans nos vies pour en faire des biens marchands. Dans ce constat, j'adhère complètement à l'analyse du Comité Invisible dans son dernier pamphlet « Maintenant » :

« Tout se passe comme si nous devons travailler plus en tant que consommateurs à mesure que nous travaillons moins en tant que producteurs. [...] Tout doit désormais entrer dans la sphère du rentabilisable. [...] Chacun de nos clics en traînant sur Internet produit de la donnée que les GAFA (Google/Apple/Facebook/Amazon, NDLR) revendent.

[...] L'économie n'est pas seulement ce dont nous devons sortir pour cesser d'être des crevards. C'est ce dont il faut sortir pour vivre, tout simplement, pour être présent au monde. Chaque chose, chaque être, chaque lieu est incommensurable en tant qu'il est là. On pourra mesurer une chose tant qu'on voudra, sous toutes ses coutures et dans toutes ses dimensions, son existence sensible échappe éternellement à toute mesure [...]

Le constat est limpide et sans appel : **Le capitalisme a pris possession de nos loisirs, de notre temps libre, et en a fait une usine à fric.** Nous sommes collectivement responsables de ce qui nous arrive. Se taire, c'est cautionner. Mais crier au loup n'y changera rien, non plus. Car nous sommes tous devenus des entrepreneurs en puissance, obsédés de la rentabilité permanente, à mi-chemin entre le « mini-capitaliste » et le « crevard » (une créature optimisatrice, pour qui tout ce qu'elle n'arrive pas à monétiser, à valoriser, devient un « manque à gagner »).

«Le vent se lève ! Il faut tenter de vivre !» écrivait Paul Valéry



Certains ont cru trouver dans l'Economie Sociale et Solidaire (ESS) la panacée. Mais l'économie capitaliste est un ogre subtile qui avale tout ce qu'il croise. Le Comité Invisible l'exprime ainsi : « Il y a une foule de gens, de nos jours, qui tentent d'échapper au règne de l'économie. Ils deviennent boulangers plutôt que consultants. Ils se mettent au chômage dès qu'ils peuvent. Ils montent des coopératives, des SCOP, des SCIC. Ils s'essaient à « travailler autrement ». Mais l'économie est si bien faite qu'elle a désormais tout un secteur, celui de « l'économie sociale et solidaire », qui turbine grâce à l'énergie de ceux qui la fuient. Un secteur qui a droit à un Ministère particulier et qui pèse 10% du PIB français. On a disposé toutes sortes de filets, de discours, de structures juridiques, pour recueillir les fuyards. Ils s'adonnent le plus sincèrement du monde à ce qu'ils rêvent de faire, mais leur activité est recodée socialement, et ce codage finit par s'imposer à ce qu'ils font. On prend en charge collectivement la source de son hameau, et un jour on se retrouve à « gérer les communs ».

Dans un tel contexte, l'insurrection passera par la reprise de contrôle de son temps libre, de ses loisirs, de sa vie. « On peut agir politiquement sans faire de la politique, depuis n'importe quel point de la vie et au prix d'un peu de courage. ». **Pour y arriver, il faut désertier la société, sortir de l'économie ! Se mettre un peu en dehors du système est une façon de s'en prémunir et donc de le combattre.**

« N'être socialement rien n'est pas une condition humiliante, (...) mais au contraire la condition d'une liberté d'action maximale. »
(Comité Invisible - L'insurrection qui vient)

On arrivera enfin à se branler tranquillement, à condition de se contenter de la bonne vieille méthode manuelle...

Car (au cas où vous n'auriez pas suivi les travaux du 35e Chaos Communication Congress qui s'est clôturé le 30 décembre à Leipzig) même nos sextoys sont maintenant surveillés. Werner Schober (hacker autrichien) s'est concentré sur le Vibratissimo Panty Buster. Ce vibromasseur connecté (de fabrication allemande, gage de fiabilité ☺) se glisse dans la culotte et peut être activé via une application smartphone ou le Bluetooth.

Schober a réussi à accéder à une base de données dans laquelle figurait des données personnelles d'utilisateurs (nom, emails, photos intimes partagées sur le réseau social proposé en parallèle). Il a même démontré qu'il était possible pour un tiers de prendre le contrôle à distance du sextoy ! Youpiiiiiii !

« Nous sommes à une époque où les sextoys connectés font plus trembler de peur que vibrer de plaisir. »





Des slogans et des graffitis. L'insurrection sera pour plus tard...

Vous l'avez bien compris, se rendre ingouvernable n'est plus juste un fantasme d'anarchiste. A l'ère de la chasse aux Pokémons, de l'Uberisation à gogo et de l'organisation de la société autour d'un consumérisme compulsif, c'est en train de devenir un besoin vital.

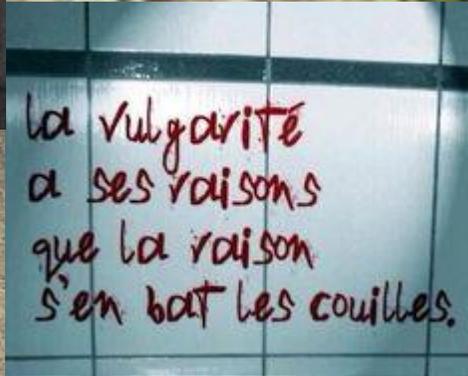
Fin des années 90 (à l'époque, je théorais ma sortie du Système... Oui, bon, j'ai mis 10 ans pour le faire partiellement), j'ai commencé à m'intéresser à Mai 68 à travers ses slogans révolutionnaires et ses graffitis. J'étais fasciné par la puissance poétique qui s'en dégagait. **Des slogans littéraires plein d'aigreur, mais aussi d'humour, produits par des artisans qualifiés du verbe.**

On ne peut rester indifférent devant un « On ne tombe pas amoureux d'un taux de croissance », ni d'un « Les murs ont des oreilles, vos oreilles ont des murs », encore moins d'un « Cours, camarade, le vieux monde est derrière toi ».

Les slogans que j'ai vus fleurir, sur les banderoles et les murs, durant les manifestations contre la loi Travail au printemps 2016, m'ont semblé témoigner d'une liberté d'esprit similaire à celle de 1968. J'en ai vu passer des beaux : « Le monde ou rien » (chanson du groupe PNL), « Le ciel sait que l'on saigne sous nos cagoules » (de Booba), « La précarité n'est pas un métier », « Regarde ta Rolex, c'est l'heure de la révolte », « Pour la semaine de 32€ (Et c'est déjà cher payé...) », « Peut-on économiser l'Humanité ? », « « Pour la France d'en haut, des couilles en or, pour la France d'en bas, des nouilles encore ! », « Rêve général », « Nos vies sont des ZAD »... Le désenchantement se généralise.

La crise des gilets jaunes signe l'amplification de cet épuisement démocratique et social. On y a vu, côte à côte, des slogans avec des fautes d'orthographe, des slogans super poétiques (du type « Macron Macrote », « Macron, tu l'as dans le cul » ou « Macron enculé »), des slogans avec des références historiques (« Eh ben, donnez-leur du biocarburant – Brigitte Macron »), des slogans pleins d'humour (comme « Manu, c'est à partir de quand que ça ruisselle ? » ou « Je condamne avec la plus grande fermeté les casseurs du service public » placardé par un casseur), et d'autres plus lettrés au style aphoristique tels que « Beau comme une insurrection impure ». J'en ai retenu quelques-uns pour la postérité : « Macron, on va t'aider à traverser la rue », « Nous aussi on veut payer l'ISF », « Babylone brûle », « OK Manu on traverse la rue », « Les gilets jaunes triompheront », « Anarchie », « Manu m'a tuer », « Réchauffement climatique : Décembre sera chaud », « Yellow is the new Red », « OK Google, paye tes impôts », « Pas de guerre entre les peuples. Pas de paix entre les classes », « ils ne sont grands que parce que nous sommes à genoux », et mon préféré : « Plus de banquise. Moins de banquiers »





A cause de l'indifférence générale
demain est annulé

qu'est-ce qu'on attend pour foutre le feu
à un mur? IMPRESSION DE PARLER

J'IRAI PEACER
SUR VOS
BOMBES

Si Nous LES
LAISSONS FAIRE
BIENTOT LES
PAUVRES N'AURONT
PLUS RIEN
D'AUTRE A MANGER
QUE LES RICHES
deux pour la végétation...

DÉFENSE
D'AFFICHER
D'ACCORD



ON N'ENTRE PAS
DANS UN MONDE
MEILLEUR SANS
EFFRACTION

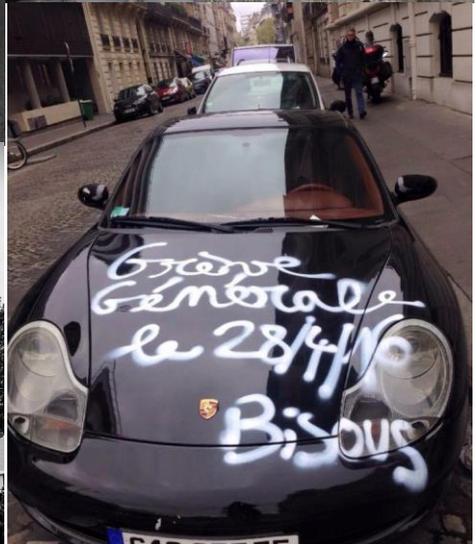
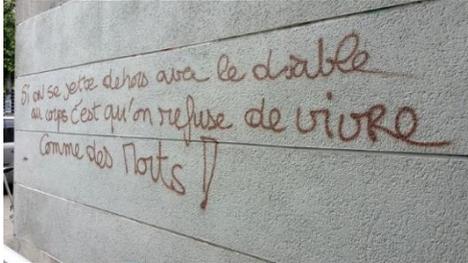
VOUS ALLEZ VOUS
AIMER, LES UNS
LES AUTRES,
BORDEL DE MERDE

en em a gros!

il est fascisme
MOINS LE
QUART!

WIB!
On a tous le tête
dans le cariveau
mais certains regardent
les étoiles

♥ dite-le avec les poés.



©Darius

© Photo: Interdépendances



L'AVENIR APPARTIENT A CEUX QUI ONT DES OUVRIERS QUI SE LEVENT TÔT!

CE TAG EST DEMOCRATIQUE: IL A ÉTÉ VOTÉ EN AG

FAIMÉANT MAIS DÉTERMINÉ

MACRON ON VEUT TON CUL

SMASH CAPITALISM

PESSIMISME DE LA RAISON OPTIMISME DE L'ACTION

BANIFONS MACRON SES PATRONS ET LEURS POGNONS

BIENVENUE EN FRANCE

99 HAUSSMANN RESTAURANT L'ÉCONOMIE HORS DE NOS VIES!

LA VIE EST TRÈS COURTE POUR SÉPULCRER LA CHATTE ET ALLER VOTER

EN MARGE FORCÉE

AGENCE N LCL Seuil de pauvreté

LES GILETS JAUNES TRIOMPHERONT

+ DE BANQUISE - DE BANQUIERS

MACRON PAYE TON ISF

La révolte, c'est des rêves et des volts!

MAKE THE BERDEL great again!

Le jour où les canards domineront le monde, ils se branleront avec des humains en plastique...

BOIS MES REGLES

LES MURS AVAIENT DES OREILLES MAINTENANT ILS ONT LA PAROLE.

20 ANS DE TRIOMPHE UN SYMBOLE DE LA RÉPUBLIQUE VANDALISÉE

Epilogue

« Le monde est fini. Le voyage commence. » - Benjamin Fondane (1898-1944)

Pas besoin de vous faire un dessin... Nous naviguons dans une mer de merde noire.

Entre la préparation de l'ère post-croissance, la nécessité d'apporter une réponse rapide aux défis écologiques et aux inégalités croissantes, et la tentation pressante de désertir le Système dans une insurrection ultime, il me semble qu'on est globalement à la bourre...

Hannah Arendt disait qu'« il n'y a rien de pire qu'une société fondée sur le travail sans travail ». Au risque de la plagier, je dirais qu'il n'y a rien de pire qu'une société fondée sur la croissance sans croissance...

Les temps sont tellement graves, que je n'ai même pas parlé de cul...

A ce stade, je ne vois qu'une seule façon de nous en sortir : Rendre tout ce bordel plus agréable, plus DESIRABLE.

Antoine de Saint-Exupéry disait : « Quand tu veux construire un bateau, ne commence pas par rassembler du bois, couper des planches et distribuer du travail, mais réveille au sein des hommes le désir de la mer grande et belle. »

